

Di Méo, Guy (1991) *L'Homme, la Société, l'Espace*. Paris, Anthropos, 319 p.

Mario Bédard

Volume 36, Number 98, 1992

La géographie humaine structurale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022286ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022286ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

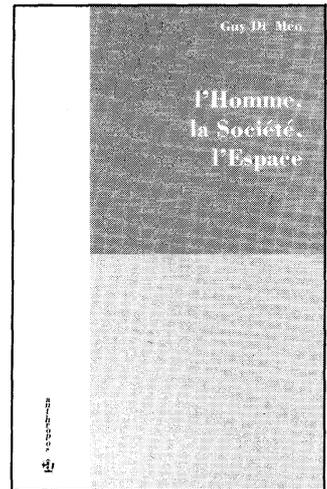
1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bédard, M. (1992). Review of [Di Méo, Guy (1991) *L'Homme, la Société, l'Espace*. Paris, Anthropos, 319 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 36(98), 377–378.
<https://doi.org/10.7202/022286ar>

DI MÉO, Guy (1991) *L'Homme, la Société, l'Espace*. Paris, Anthropos, 319 p.



Inscrite dans un nouveau paradigme, la géographie humaine sociale n'a de cesse de s'interroger sur la nature de l'espace géographique, sur la genèse, le sens et la finalité des entités territoriales. Soucieux d'explicitier davantage «le rapport si mystérieux que les sociétés nouent avec leur espace géographique» (p. 1), Di Méo propose dans le présent ouvrage de réviser fondamentalement le corpus théorique de la géographie sociale grâce à une problématisation de la dynamique sociospatiale géographique et d'un affinement conceptuel et théorique à l'avenant de la méthode dialectique.

Divisé en trois parties, cet ouvrage s'amorce par une réflexion où il est habilement suggéré que la méthode dialectique, lorsque dépouillée de ses oripeaux idéologiques et présentée comme un effet d'approfondissement dans la connaissance et dans l'interprétation des déterminations discordantes des structures sociales et des rapports que toute société établit avec l'espace, «paraît offrir, dans une perspective ménageant les exigences de la globalité et de la complexité, quelques avantages décisifs sur ses concurrentes». En effet, tout en affirmant que les perspectives méthodologiques et philosophiques alternatives concomitantes conservent quelque validité méthodologique indéniable, la méthode dialectique, «par la conception de l'espace et de la société sur laquelle elle s'appuie, comme par les modalités de production des idées, des pratiques, de la connaissance et de l'action auxquelles elle se réfère, ne constitue-t-elle pas l'instrument théorique le mieux adapté aux préoccupations de la géographie humaine et sociale» (p. 11)? Ne fournit-elle pas une dimension diachronique théorique (le matérialisme historique) indispensable? Ne construit-elle pas un modèle de lecture des objets sociospatiaux (concept de formation sociospatiale) qui concrétise «sans aucun doute le rapport le plus étroit, le plus intime et le plus vital de l'individu à l'espace» (p. 291)? Puis, ne propose-t-elle pas un schéma d'analyse des relations causales (les rapports dialectiques) qui permet de dévoiler les liens complexes et réciproques qui se nouent entre l'espace et la société (pp. 113-114)?

Cet ouvrage se poursuit avec une réflexion sur le concept de métastructure sociospatiale forgeant «l'unité de l'espace vécu que construit chaque acteur social» (p. 134), et sur la dialectique objet géographique/sujet social qui permet à l'auteur d'user de son corpus pour mieux cerner l'objet de la géographie sociale. Ainsi, si le géographe parvient à saisir cette contradiction dialectique de l'espace comme produit et substance, Di Méo suggère qu'il lui apparaîtra d'évidence que le véritable lieu de la géographie sociale se trouve sans doute dans le rapport dialectique qui se tend entre les espaces objectivé et représenté, institutionnalisé et vécu.

Le livre se termine enfin avec une troisième partie où, poursuivant son utilisation proluxe d'exemples aussi bien français qu'étrangers, l'auteur éprouve et affine ces corpus et objet au regard, cette fois, des instances afférentes à la topique sociospatiale et du rôle des intervenants endogènes, allogènes et transitionnels. Est alors explorée avec de plus amples détails la sphère complexe des idéologies territoriales, ces «représentations mentales, individuelles et collectives qui façonnent notre connaissance du monde et régissent nos pratiques» (p. 1).

Intéressant à bien des égards, nous ne saurions trop recommander cet ouvrage fort bien documenté et à l'esthétique scriptive soignée aux géographes épris de géographie sociale. Et si une critique devait être faite, malgré le fait qu'il soit par ailleurs demandé au lecteur de bien vouloir prendre en charge une partie de l'effort et de ne pas chercher dans cet ouvrage ce qu'il ne saurait espérer y trouver, c'est à l'endroit de sa facture épistémologique et ontologique bien sage que certaines réserves pourraient être exprimées.

Ainsi, pourquoi l'auteur, en l'absence de toute distinction d'échelle poïétique, et donc en passant outre plusieurs aspects du potentiel créateur et régénérateur de l'imaginaire et de la fonction de représentation de la géographie, privilégie-t-il un type d'imaginaire et de fonction de représentation géographiques spéculaires qui semblent aller à l'encontre de la dynamique qu'il prête aux métastructures et aux fonctions sociospatiales? Pourquoi l'auteur, en étudiant les principaux référentiels qui contribuent aujourd'hui à la structuration et à l'articulation de la pensée géographique, ignore-t-il chemin faisant moult subtilités qui auraient peut-être davantage étayé leur présentation et celle de leurs incidences à l'égard de l'advenir des configurations sociospatiales qu'étudie la géographie? Pourquoi l'auteur a-t-il rassemblé puis rejeté en bloc toutes les géographies autres que modernes alors que, s'il est vrai que le postmodernisme n'a pas eu à ce jour l'impact positif et régénérateur escompté par ses partisans, il est cependant douteux qu'il en aille de même pour Ferrier, Racine, Raffestin et ces autres géographes qui, sans remettre radicalement en cause les principes de la raison, en appellent d'une rationalité autre, si ce n'est d'un autre projet de société éventuellement plus habilitée ou intéressée à davantage assumer et réaliser la géographie dans toute sa singularité?

Mario Bédard
Québec